

# Requiem pour la pop

Nik Cohn écorche les uns (les Beatles) et épargne les autres (The Band). Témoignages – pas toujours fiables – d'un amoureux déçu

## A WOPBOPALOOBOP ALOPBAMBOOM

de Nik Cohn.

Traduit de l'anglais par Julia Dörner.

Préface de Greil Marcus.

Ed. Allia, 288 p., 120 F (18,29 €).

Entre autres choses touchant la musique populaire, le Connemara aura inspiré à Michel Sardou une rengaine et à Nik Cohn le premier essai recensé sur le rock, enflammé, brillant, contestable. Au printemps 1968, ce journaliste originaire de Derry, alors âgé de vingt-deux ans, auteur plus tard de la nouvelle qui inspirera le film *La Fièvre du samedi soir*, se cloître pendant sept semaines dans la campagne irlandaise pour écrire sur l'affaire de sa vie, cette pulsation binaire qui l'a traumatisé depuis la découverte de *Tutti Frutti*. La célèbre onomatopée du tube de Little Richard, « *A Wopbopaloobop Alopbamboom* » donnera plus tard son titre à ce livre enfin traduit en français.

Nik Cohn trouve un continent vierge à défricher, un sujet encore considéré comme futile. L'exactitude des faits est d'ailleurs le cadet de ses soucis. Ces vingt-quatre chapitres, des racines (le rhythm'n'blues, Tin Pan Alley) à « L'Angleterre en 1966 », ne constituent en rien un précis d'histoire du rock mais une audacieuse tentative de saisir ce que réèle son beat séminal. L'auteur a vite compris que le genre se nourrit surtout de mythes et de fantasmes, que la forme (l'image, l'attitude, l'arrogance) prime le fond (le message de libération et de jouissance), que le déhanchement pelvien d'Elvis importe plus que les paroles de *Hound Dog*. Musique de frime, de pose et d'artifice, certes, mais qui fait paradoxalement surgir les instincts les plus naturels et primitifs de l'homme. Cohn écrit avec rapidité, sur une table de cuisine (au sens

propre comme au figuré), sans s'entourer d'une masse documentaire ni rechercher de figures de style – on regrettera que la traduction, elle aussi, ait été dictée par l'urgence : beaucoup de coquilles, de noms propres mal orthographiés... Ses souvenirs et ses impressions de dandy côtoyant les stars doivent suffire. *Awopbopaloobop Alopbamboom* est un livre direct et honnête. Il a été complété par l'auteur en 1972 sans que celui-ci ne modifie ses jugements les plus hâtifs et hasardeux.

## STATUE DYNAMITÉE

Car Cohn est un trublion anti-consensuel. Il prononce des sentences, émet des avis définitifs souvent empreints d'une mauvaise foi drolatique. Il n'hésite pas ainsi à contester l'apport – négatif à ses yeux – de deux monuments que plus aucun *rock-critic* n'oserait égratigner aujourd'hui. Les Beatles ? Ils sont devenus ennuyeux après *Rubber Soul* (1965), quand les prétentions artistiques ont étouffé la spontanéité juvénile et, finalement, « *néfastes à la pop* ». *Sgt Pepper's Lonely Hearts Club Band*, généralement analysé comme l'œuvre, ultime de la pop, fut en fait un album « *mou et obsédé par lui-même, c'était de l'Art. Pas de l'art ; de l'Art* ». Deuxième statue dynamitée, Dylan : « *Rien que le son de sa voix feignant, je ne peux pas (...). Dans ma vie, une seule ligne de Book of Love des Monotones compte plus que la totalité de l'album Blonde on Blonde (...). Il a tué une sorte [de rock] et l'a remplacée par une autre* », le défunt étant, bien sûr, celui que Cohn vénérât. Que reproche Cohn à Dylan ? Essentiellement d'avoir doté le rock d'un cerveau et laissé ses tripes au repos.

Sur une ligne qui lui vaudrait aujourd'hui des bordées d'injures, Cohn affine sa démonstration iconoclaste. Le rock qu'il aime est éruptif, grossier, bruyant, violent,

en aucun cas respectable. Ses idoles sont les Rolling Stones et les Who. Dès 1968, Cohn a l'intelligence de comprendre que cette fureur-là, surgie dans la nuit des années 50, est en train de disparaître. La pop, consciente de son importance, se pique d'art. Le culte du concept album remplace celui du single, l'élargissement de la conscience via le LSD se substitue à l'excitation des amphétamines. Les mods, narcisses obsédés par les fringues, s'effacent au profit du communautarisme hippie. Ce qui nous vaut, dans le livre, une description impitoyable du quartier d'Hashbury, à San Francisco : « *Tout était crasseux, décadent, infesté de rats.* » En toute logique, l'auteur rend un hommage bienvenu, à la fin de l'ouvrage, aux deux formations qui auront su, à l'époque, résister à la déferlante psychédélique et se ressourcer dans l'antique : The Band et Creedence Clearwater Revival.

*A Wopbopaloobop Alopbamboom* est le témoignage d'un amoureux déçu qui s'apprête à quitter sa fiancée. Devenant que l'industrie des loisirs prend la mesure du phénomène de la contre-culture, Cohn compose ainsi un requiem à la mémoire du rock dont la conclusion, est pour le moins troublante : la pop « *sera gérée par quelques grandes organisations* », « *structures d'antenne formelle qui cumuleront la fonction de management, le rôle de maison d'édition et les activités du disque au sein d'un complexe géant. Il y en aura peut-être une demi-douzaine et elles se partageront proprement le marché. (...)* En ce sens, la pop va devenir une industrie comme une autre. L'expérimental sera laissé à une petite avant-garde ancrée très à gauche, extrêmement solennelle et romantique, que le bubble-gum business couvrera d'un œil bienveillant en lui piquant ses meilleures idées et ses plus grands talents, et en l'ignorant superbement par ailleurs. »

Bruno Lesprit